

Lurelu



La plus grande richesse

Hélène Lebeuf

Volume 43, numéro 3, hiver 2021

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/94775ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association Lurelu

ISSN

0705-6567 (imprimé)

1923-2330 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Lebeuf, H. (2021). La plus grande richesse. *Lurelu*, 43(3), 97–98.



La plus grande richesse

par Hélène Lebeuf

97

Même si, au secondaire, le français était une de ses matières préférées, Hélène Lebeuf s'est dirigée vers les sciences, principalement à cause de ses préoccupations environnementales. Elle enseigne aujourd'hui les mathématiques et les sciences dans un centre de formation des adultes. Bien qu'elle adore son métier, rien ne vaut une belle histoire bien racontée quand vient le temps de relaxer!

La reine Béatrice gouvernait un royaume grand et prospère. Elle était dévouée et ne ménageait pas ses efforts pour assurer la bonne marche de l'état.

Chaque matin, elle empruntait le long couloir (elle aurait plutôt dit l'interminable couloir) qui la menait de sa chambre à la salle du trône. Là, elle recevait ses sujets qui avaient des requêtes à formuler. La reine les écoutait patiemment et tentait de trouver des solutions équitables, mais elle ne pouvait s'empêcher d'étouffer parfois un bâillement ou de s'égarer quelques instants dans une douce rêverie.

À la fin de ses audiences, la reine montait le grand escalier (elle aurait plutôt dit le grandissime escalier) pour atteindre son bureau où elle vérifiait tous les chiffres relatifs à l'administration du royaume. Elle accomplissait minutieusement sa tâche, mais il lui arrivait de s'endormir quelques instants ou d'être soudainement prise d'une folle envie de chanter à tue-tête.

Après un diner léger, elle visitait les différents experts du royaume, ingénieurs, professeurs, médecins, etc. Elle se concentrait au maximum, mais trouvait parfois qu'il y avait beaucoup trop d'informations pour une seule tête, si couronnée soit-elle.

Elle terminait son après-midi en visitant plusieurs artistes, car elle était convaincue qu'un royaume se devait d'entretenir une vie culturelle riche et variée. Elle aimait particulièrement cette partie de la journée, même si l'exubérance de tous ces créateurs l'étourdissait parfois.

On pourrait croire que les journées de la reine étaient bien assez remplies, mais il lui fallait souvent renoncer à une soirée tranquille pour assister à un banquet avec les dirigeants de pays environnants, car il revient naturellement à une reine d'entretenir de bons rapports de voisinage. La reine assumait toujours son rôle avec intelligence et dignité, mais c'était durant ces longs repas (elle aurait plutôt dit très, très longs repas) que son rêve secret venait la distraire avec le plus d'insistance.

La reine Béatrice avait en effet une grande passion, la lecture. Au début de son règne, elle arrivait aisément à ne pas faire trop attention à ses envies impétueuses de se plonger dans un bon livre, mais plus les années passaient et plus la joie simple de lire sans se soucier du reste lui manquait. De plus en plus souvent, ses pensées s'envolaient et elle se voyait se balançant dans un hamac en buvant de la tisane, avec plein de bouquins à portée de main.

Le jour de ses cinquante ans, elle décida que c'en était assez. Elle ne serait pas comme ces vieux monarques parmi ses ancêtres qui s'étaient désespérément accrochés au pouvoir, alors que malades, impotents ou sourds, ils n'étaient plus vraiment à même de diriger le royaume. Elle ne serait pas comme ces rois et reines qui n'avaient jamais renoncé à leur titre, mais avaient de ce fait renoncé à bien des joies. Oui, vraiment, le temps était venu de décider lequel de ses quatre enfants serait le plus apte à assumer la charge royale. Pour ce faire, elle décida de poser une question unique à chacun d'eux, sans en mentionner l'enjeu.

La reine Béatrice fit sur-le-champ appeler sa fille aînée, Aurélië. Même si la reine avait toujours clairement affirmé que le rang dans la famille ne garantissait en rien la succession au trône, elle sentait bien qu'Aurélië se voyait déjà reine. Cette enfant travaillante, sérieuse



illustration : Caroline Merola

et ambitieuse ne lui avait jamais causé le moindre souci et elle savait qu'avec elle, le pays serait géré de main de maître. Elle s'interrogeait cependant sur la capacité de son aînée à faire preuve de souplesse et de subtilité, deux qualités essentielles pour maintenir l'harmonie du royaume.

Quand Aurélie arriva à la salle du trône, sa mère lui demanda de la conduire à ce qui, selon elle, représentait la plus grande richesse du royaume, en lui recommandant de bien prendre son temps pour répondre.

– Voyons, mère, la réponse est trop simple! Vous n'avez pas besoin que je vous y mène.

– Quand même, ma fille, amène-moi voir le lieu où se trouve, selon toi, la plus grande richesse de notre pays.

Aurélie obéit à sa mère et la mena, à travers les grands couloirs et les longs escaliers, jusqu'à la salle du trésor. Déverrouillant la porte, Aurélie ne put s'empêcher de frémir, comme chaque fois qu'elle contemplant la réserve d'or qui s'y trouvait.

– Voilà, mère, la plus grande richesse du royaume! L'or, cette beauté, cette valeur sure!

La reine Béatrice ne pouvait s'empêcher d'être un peu déçue, sans trop savoir pourquoi. Elle devait pourtant convenir que la réponse de sa fille était sensée. Peut-être avait-elle mal choisi sa question? Si elle voulait être équitable, elle se devait cependant de la poser exactement de la même façon à ses autres enfants.

Elle retourna d'un pas lent vers la salle du trône et fit appeler son deuxième enfant, Léonard. Dès son plus jeune âge, cet enfant timide avait montré des dispositions particulières pour l'étude des matières les plus variées. Sa mère était toujours impressionnée par sa maîtrise de plusieurs langues et de son excellence dans le domaine des sciences. Après les salutations d'usage, la reine Béatrice répéta sa question avec la même recommandation de bien réfléchir à la réponse.

– Pas besoin de réfléchir, ma chère mère, venez!

La reine suivit son fils qui la conduisit d'un pas assuré jusqu'à la grande bibliothèque, dont il ouvrit les portes d'un geste solennel.

– Voilà, mère. Tout être doté de lucidité sait que la connaissance est le bien le plus précieux que l'on puisse posséder!

Sans être parfaitement convaincue, la reine apprécia la sagesse de cette réponse et repartit, songeuse, en quête de son troisième enfant.

Valentin était assurément le plus populaire des princes et princesses. D'un naturel joyeux et charmeur, il savait trouver les mots pour parler à chacun, fût-il haut dignitaire ou ouvrier. Quand la reine lui répéta la fameuse question, il lui prit la main et la mena le long des mêmes éternels couloirs et escaliers. Quand ils furent arrivés aux appartements privés de la reine, il mena sa mère face à un grand miroir.

– Voilà, mère. Vous êtes indéniablement la plus grande richesse de ce royaume! Sans vous, ce pays n'est rien!

La reine tapota le bras de son fils en soupirant.

– Mon pauvre enfant, tu es vraiment un très gentil garçon, mais de grâce, pas de flatterie avec moi. Tu sais très bien que personne n'est irremplaçable. Je ne peux que te conseiller d'apprendre à dire ce que tu penses, plutôt que ce que tu crois que les gens souhaitent entendre.

La reine laissa son fils à sa perplexité et sortit du château. Ça ne servait à rien de demander à un serviteur de faire venir sa benjamine, car Sophia passait le plus clair de son temps dehors, à arpenter les forêts des alentours. Ses conseillers lui auraient sûrement affirmé qu'il était inutile de perdre son temps à interroger cette princesse si peu conformiste, mais la reine appréciait vraiment cette fille un peu rebelle. De toute façon, elle tenait à être juste envers chacun de ses enfants. Tout en se demandant quand le hasard daignerait lui faire croiser la route de sa fille, la reine Béatrice savourait sa promenade au soleil, loin des murs froids du château. Elle ne tarda pas à apercevoir Sophia, absorbée dans l'observation d'un oiseau.

Après que sa mère lui eut posé la fameuse question, Sophia resta songeuse un long moment, puis sourit.

– Mère, la plus grande richesse du royaume se trouve juste sous vos pieds.

La reine s'écarta vivement, inquiète d'avoir piétiné un quelconque trésor, mais Sophia reprit doucement.

– La plus grande richesse, c'est la terre qui nous nourrit. La plus grande richesse, c'est la Terre qui nous entraîne avec elle dans son merveilleux voyage. On l'oublie trop souvent, on la tient pour acquise, on la malmène. Pourtant, sans elle, que sommes-nous?

En entendant ces mots, au plus profond d'elle-même, la reine Béatrice comprit. Le royaume n'avait pas seulement besoin d'une gestion éclairée, il fallait du renouveau, de l'innovation. Il fallait quelqu'un qui soit capable de dépasser ce qu'elle-même avait accompli. Sophia saurait instaurer les changements nécessaires. Sophia serait son héritière.

Pour ce qui est du changement, cela dépassa toutes les prévisions! Aussitôt couronnée, Sophia s'empressa d'abolir la monarchie, d'organiser des élections et devint une farouche militante pour la protection de la nature.

Aurélie fut nommée ministre des Finances et Léonard devint un chercheur renommé. Valentin a trouvé sa voie et travaille auprès des enfants à qui il transmet sa joie de vivre.

Et Béatrice, que devient-elle?

Elle habite une maisonnette ensoleillée où il n'y a ni longs couloirs, ni grands escaliers. Devant sa porte, il y a deux gros arbres, espacés juste comme il faut pour y accrocher un hamac. Elle sirote de la tisane et dévore des tas de bouquins. Quand le soir tombe, elle pose son livre, elle respire les odeurs qui montent de la terre et, silencieusement, souhaite longue vie à notre belle planète bleue.